

Alice Parriat

Des yeux de loup



Le livre

Quand la fille est sortie du bar, elle a laissé tomber dans la neige un petit objet brillant. Volga s'en est emparé comme une voleuse... C'est un joli médaillon en argent, avec une inscription au dos : «Avec toi pour toujours».

Volga la connaît, cette fille, elles sont dans le même lycée. Et bien sûr, elle va lui rendre son médaillon. Mais pas tout de suite – pas avant d'avoir compris quel est le secret de cette fille étrange aux yeux de louve.

L'autrice

Née en Alsace, [Alice Parriat](#) a poursuivi des études en histoire de l'art et lettres modernes. Passionnée de littérature jeunesse, elle s'est ensuite tournée vers une formation dans le domaine des métiers du livre. Ses expériences en édition et en librairie l'ont confortée dans son désir d'écrire ses propres histoires.

Alice Parriat

Des yeux de loup

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Ainsi perle sur un pin rouge
la résine ardente.
Ainsi dans la nuit splendide,
une scie me passe sur le cœur.

Marina Tsvetaeva

Écouter ensuite la forêt,
Les pins, qui semblent se taire,
Jusqu'à ce que partout s'élève
Le rideau épais du brouillard.

Anna Akhmatova

J'ai ouvert la fenêtre et le froid est entré. Il est entré dans ma bouche, dans ma gorge, dans ma poitrine, le froid m'a vitrifié le cœur.

Dehors, il faisait gris, l'aube pointait à peine. À travers le brouillard j'ai vu la neige épaisse: elle avait recouvert toutes choses durant la nuit, à sa manière furtive, patiente et silencieuse. Le tas de bois formait un gros monticule blanc, et des cristaux de givre pendaient à la gouttière.

J'ai pris une autre inspiration; l'odeur de la glace est montée à mes lèvres. Puis le merle a sifflé, son babillage flûté a percé la pénombre.

Et le vent a dansé dans la cime du cyprès. Il a frotté le ciel avec une grâce absurde tandis que les flocons s'abattaient sur le sol.

Ça y est, ai-je murmuré à l'adresse de personne.

C'était la première neige, les premiers frimas de l'année.

Les hivers dans la plaine étaient lents à venir. Après l'interminable automne et les premières chutes de neige sur la montagne, nous avions encore un long mois de répit. À Noël, la seule touche de blanc était celle des guirlandes accrochées aux fenêtres. Les babioles de coton ondulaient sous la bise comme les haillons d'un ange, et je tournais la tête pour ne pas les voir.

Degré après degré, les températures tombaient progressivement. Les moteurs se grippaient, le temps devenait humide, puis un jour les nuages s'effritaient en poussière.

Alors le village prenait des allures de dessert – des tentes en chocolat vernies de sucre glace et, partout dans les rues, des effluves délicieux mélangés à l'arôme suave des sapins, des genévriers et des épicéas.

Le gel emprisonnait la rivière Akonda. Sous son manteau de glace l'eau courait toujours, impétueuse et libre, mais elle ne chantait plus : l'esprit de la forêt sommeillait dans son lit, il ne se réveillerait pas avant le printemps.

Cet hiver-là n'a pas dérogé à la règle. Bien avant que le froid ne parvienne jusqu'à nous, les sommets enneigés brillaient sous le soleil. Chaque jour, sauf le dimanche, un bus dévalait le flanc de la colline en suivant les lacets de la route nationale.

C'était la seule route goudronnée de la région. Elle débouchait du col et traversait la plaine avant de s'échapper vers la ville la plus proche, à une bonne cinquantaine de kilomètres à l'est. Comme un grand serpent noir divisant notre monde en deux parts égales. D'un côté, la forêt, la scierie, les chaînes de montagnes à perte de regard; de l'autre, la forêt, la rivière et les lacs bordant les entrepôts d'Orellsund, la fabrique de jouets qui nous faisait tous vivre, les gens de la plaine comme ceux de la vallée.

On avait tous au moins un parent, un voisin qui travaillait là-haut, soit à la fabrique, soit à la scierie. Pour beaucoup d'entre nous il n'y aurait pas d'ailleurs d'autre perspective.

L'avenir qui vous attend, disaient nos professeurs.

Celui qui nous menace, corrigeais-je en silence.

Le grondement du bus emplissait le village. On le voyait venir de loin, précédé d'un panache de fumée grisâtre, son toit

dissimulé sous plusieurs couches de neige. Il se garait devant la salle des fêtes, entre l'hôtel de ville et le vieux bâtiment qui servait à la fois d'école élémentaire, de collège et de lycée.

Les portes s'ouvraient, des passagers en descendaient. Quatre ou cinq adultes employés dans la plaine et une flopée d'enfants de six à dix-sept ans. Il y avait bien quelques élèves majeurs, mais aucun d'eux n'aurait souffert l'embarras de venir au lycée autrement qu'à moto, en pick-up ou en Jeep.

Les gosses de la vallée n'étaient pas plus riches que nous, en vérité : ils étaient simplement plus matures et plus snobs. « Plus cool », disait-on.

*
* *

Le ciel s'abaissait, prenait la consistance de la crème Chantilly. Des flots de vent sifflaient entre les bras griffus des conifères. On a suspendu des banderoles au-dessus des portes des maisons, des couronnes de houx et des mobiles fragiles en papier mâché. Les fêtes de fin d'année ont passé comme en rêve, puis on a soigneusement rangé les décorations.

Un matin, le fourgon de Yoseph, l'épicier, est tombé en panne.

– Que le diable m'emporte ! l'ai-je entendu grommeler tandis qu'il claquait la portière du côté conducteur.

En pantoufles sur le seuil de son cabinet, notre doctresse, Cécilia, lui prêtait une oreille compatissante.

– Chaque année, c’est pareil, l’a-t-il prise à témoin. Dès que l’hiver se pointe, cette vieille carlingue me lâche!

– Et les microbes débarquent, a-t-elle renchéri. Je ne vais pas tarder à voir défiler les patients.

En frissonnant, elle a rabattu un pan de son châle sur la hanche. Le soir même, ma mère m’emmenait faire un tour au fond des bois.

Pour qui la connaît mal, la forêt est aussi sournoise qu'un labyrinthe. Ses sentiers tortueux bifurquent et s'entortillent, débouchent sur un rocher, un ruisseau, un ravin. La sève des résineux vous ensorcelle les sens. Cette branche qui craque et chuinte, ce bosquet qui chuchote, que dissimulent-ils? Une taupe? Un engoulevent? Ou simplement la bise joueuse riant sous cape? Certains jurent d'avoir vu des spectres rôder au crépuscule entre les ombres, à l'affût d'une proie...

– Tu entends ça, Vol?

J'ai dressé l'oreille. Par-dessus la mêlée des murmures, une voix grave s'élevait. Elle venait des profondeurs de la terre et s'envolait dans un chant sous la cime des sapins. L'Akonda!

Des mille et un chemins secrets qui y menaient, ma mère connaissait tous les pièges, tous les obstacles. Les arbres avaient beau se coucher sur sa route, le vent lui chuchoter des promesses trompeuses, la voix de la rivière la guidait, plus précise et plus sûre que l'aiguille d'une boussole.

– Écoute bien, Volga. Ce grondement, en sourdine... C'est l'esprit de la forêt qui parle!

Son amour des cours d'eau était tel qu'elle m'avait affublée du nom d'un fleuve d'Europe.

*
* *

Il y avait un pont de pierre en contrebas. Alors qu'on l'atteignait, la pluie nous est tombée dessus d'un seul coup, sans prévenir. Elle a dégringolé, puis grésillé sans fin à la surface de l'eau, formant d'énormes bulles qui éclataient dans un glouglou étourdissant. Depuis plusieurs semaines, des averses verglacées balayaient la région.

J'ai claqué des dents en serrant la capuche de mon anorak. Devant moi, ma mère semblait danser autour des flaques naissantes. Elle les contournait par petits bonds agiles, évitant les ornières et la mousse gorgée d'eau. Le vent plaquait des torsades de cheveux blonds sur son visage, mais elle ne faisait rien pour dégager sa vue.

– Viens voir! a-t-elle crié.

À tâtons, j'ai pataugé dans la boue pour la rejoindre. Elle s'est agenouillée au milieu des lichens et m'a désigné un espace entre deux buissons.

Des rafales de pluie crépitaient sur les feuilles, déposaient dans l'air une fine brume argentée. J'avais beau regarder, je ne distinguais rien.

Et puis, en me penchant, j'ai découvert les empreintes.

Une drôle d'émotion m'a serré la gorge.

Je n'avais eu qu'une seule occasion d'en voir, des années plus tôt, mais je les ai reconnues sans une hésitation. Dans la terre, les marques des quatre griffes s'enfonçaient profondément.

– Un loup? ai-je murmuré, mon cœur tambourinant d'une joie sourde dans ma poitrine.

Ma mère s'est tournée vers moi. Elle exultait.

– Ou une louve, a-t-elle nuancé.

Au-dessus de nos têtes, les branches dénudées d'un mélèze ont mugé; le vent soufflait plus fort, et le bruit du torrent roulait comme un tonnerre.

La pluie s'est resserrée, les gouttes sont devenues très vite plus tranchantes et plus froides. Bientôt, le bourdonnement de la grêle a empli la forêt.

C'est cette nuit-là que la neige est venue, qu'elle a tout recouvert.

La bouilloire sifflait quand ma mère est entrée dans la cuisine en traînant les pieds. Je venais tout juste d'engloutir ma tartine et j'ai creusé un trou dans la neige du rebord de la fenêtre pour y laisser des miettes à l'intention du merle.

Tapi sous le cyprès, il jasait sans répit; son timbre aigu et clair résonnait comme une cloche à travers le silence feutré du matin blanc.

– 'jour, a-t-elle marmonné.

Au premier coup d'œil, j'ai compris qu'elle avait pris froid lors de notre virée dans la forêt. Ses yeux brillaient de fièvre et des frissons glacés la faisaient grelotter malgré son pull en laine dix fois trop large.

– Fais-moi une infusion, ma chérie, tu veux bien ?

Elle a tiré une chaise contre le radiateur et s'est recroquevillée en soufflant sur ses mains.

Tous les ans, c'était le même refrain. Au début de l'hiver, elle sortait encore se promener sans veste et tôt ou tard la pluie la prenait par surprise. Quand elle tombait malade, nos rôles habituels se modifiaient : elle se métamorphosait en adolescente frêle et les tâches du foyer me revenaient de droit. Je la dorlotais, je m'occupais des courses, du ménage et de la cuisine. J'adorais ça.

– T’as vu, il a neigé, ai-je dit en désignant la fenêtre du pouce.

Elle a acquiescé en reniflant.

J’ai pressé un citron dans un bol d’eau fumante, puis j’ai ajouté du miel, du thym et quelques gouttes d’elixir végétal.

Tandis qu’elle buvait, je suis allée chercher Caius dans la remise. À l’époque où on l’avait recueilli, c’était une vraie terreur, tout en férocité et en miaulements stridents. Désormais, il n’effrayait plus que les mouches. Un tremblement constant agitait ses moustaches, et il se déplaçait avec mille précautions.

J’ai attendu qu’il ait fini de manger pour le prendre sur mes genoux. Mes doigts se sont glissés dans sa fourrure épaisse, il s’est aussitôt mis à ronronner lentement, péniblement.

Une question me taraudait.

– Comment il va faire, notre loup, avec toute cette neige ?

Ma mère a plissé les yeux.

– Ou notre louve, ai-je ajouté en rougissant. Comment elle va s’y prendre pour retrouver les siens ?

Ses cils ont frissonné.

– Qu’est-ce qui te fait penser qu’elle s’est perdue ?

D’un geste de prestidigitatrice, elle a fait apparaître un mouchoir de sa manche. Un bruit de saxophone a empli la cuisine.

– Tu veux dire que les autres loups l’ont bannie ? me suis-je étonnée.

– Peut-être qu’elle préfère chasser en solitaire, a supposé ma mère. Peut-être qu’elle n’était pas heureuse avec sa meute et qu’elle a préféré partir de son plein gré.

Je n’ai rien trouvé à répondre. Son soupir s’est perdu dans une quinte de toux.

– Excuse-moi, m’a-t-elle dit sans que je sache au juste pourquoi elle s’excusait.

Après un silence, elle s’est frotté les tempes, et sa bouche s’est tordue dans un drôle de sourire.

– T’en fais pas, Vol. Les loups supportent très bien les basses températures. Et ils sont capables de suivre une piste sur des kilomètres, malgré la neige. Si elle cherche ses semblables, elle va vite les trouver.

Le rhume avait posé des plaques roses sur ses joues. J’ai quitté la pièce sans plus de discussion.

RÉFÉRENCES DES CITATIONS

Chapitre 7 – chanson *Sweet Sixteen*, de Billy Idol.

Chapitre 17 – quatrain appartenant au recueil *Requiem*, d'Anna Akhmatova.

Chapitre 23 – extrait de poème issu du même recueil.

Chapitre 33 – poème de Lou Andreas-Salomé.

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2020

ISBN 978-2-211-30959-2